

Des vaches paissent dans un champ d'herbe grasse, leur queue battant l'air sans avoir l'air d'y penser. Plusieurs vallons se succèdent, qui découvrent de petits villages nichés au creux de leurs replis. Au loin se dresse un majestueux château-fort perché sur une colline ; quelques fermes lovées à ses pieds coulent des jours heureux, à l'abri de ses murailles. Châteauneuf, indique un panneau d'information touristique un peu plus loin.

Au fur et à mesure que le train file vers le Sud, le paysage change : la terre plane se gonfle comme sous l'effet d'une poussée intérieure, boules d'énergie qui tentent de percer la croûte terrestre pour sortir au grand jour. Lyon marque la frontière entre deux territoires, celui du plat pays et celui des beaux reliefs. Une chaîne de montagne barre la route au niveau de Grenoble et l'on plonge alors dans un univers fait de courbes et de montées, d'ombre et de lumière.

Le long ruban de la vie défile en 2D devant mes yeux. Une fois encore, le film se déroule à l'extérieur et moi, je reste assise à l'intérieur, de l'autre côté de la glace. Est-ce à dire que je suis passive face à tout ce qui m'entoure, telles ces vaches aux longs cils qui suivent du museau le passage du TGV ?

Et ce sale gosse qui n'arrête pas de bouger sur le fauteuil en face de moi. Qu'est-ce qu'elle attend, sa mère, pour le calmer ? Il devrait y avoir des wagons spéciaux pour les couples avec enfants, afin que les autres passagers puissent jouir en toute tranquillité du paysage qui

s'offre à eux derrière les larges baies vitrées et se laisser bercer par le ronron monocorde des roues sur la voie ferrée... Heureusement que personne ne lit dans mes pensées, je me ferais traiter de facho !

- Steven, fais attention, mon chéri ! Tu viens de donner un coup de pied à la dame !

- Ce n'est pas grave. Je n'ai rien senti.

Quel faux-cul je fais, quand je m'y mets...

Plus qu'une heure et demie avant d'arriver à Marseille. J'espère que ma sœur sera bien là. Je m'enfonce dans mon siège et ferme les yeux. L'image de Philippe apparaît, droit comme un cierge sur le quai de la gare. Les deux semaines qui nous séparaient du départ ont passé à toute allure ; chacun occupé à ses différentes activités, on n'a guère eu de temps à se consacrer l'un l'autre. Pas un mot sur le bébé. Le chef de gare a sifflé et le train s'est mis doucement en branle. Philippe m'a envoyé un baiser au travers de la vitre, auquel j'ai répondu par un petit signe de la main. Il était content pour moi quand je lui ai annoncé que je partais voir ma famille. « Profite du bon air, repose-toi et reviens-moi en pleine forme, hein ? ». « Et toi, ne te tue pas au travail. Et pense à t'alimenter de temps en temps ». Une vraie mère poule... La perspective de ces dix jours me réjouit ; plus de clients chiants au téléphone, plus de stress, plus de métro ni de ciel lugubre. Avec un peu de chance, il pourrait y avoir de la neige pour que je puisse aller faire du ski. Ah mince ! Est-ce que j'ai le droit d'en faire ? Quelle plaie ! Mon ventre est encore aussi plat qu'un désert et je dois raisonner comme une personne malade. On verra ça plus tard.

- Avignon, trois minutes d'arrêt !

Hmmm, ça y est, ça sent bon le Sud. Avignon, con !

Le ciel est d'un bleu vibrant, pas un nuage à l'horizon.

Regarde-moi ce pépé, comme il est beau, avec sa veste en velours noir, ses cheveux blancs et ses bonnes joues rougies pas le vent frais de l'automne. Presque je l'épouserais ! Il n'y a pas à dire, les gens d'ici ont des physionomies particulières. Un mélange de bonhomie paysanne et de décontraction méditerranéenne. À chaque extrême, cela donne des

caricatures croustillantes : un César échappé de la trilogie pagnolesque gueule à tue-tête d'un bout à l'autre du quai, heureux de retrouver son ami Estarquefigue revenu de Paris ; une Marie ronde comme une miche de pain dodeline sur ses courtes jambes à la rencontre de sa bru et de son petit-fils venus passer quelques jours chez mémé. Yvonne, blonde comme la paille et cramée comme les blés, embrasse goulûment son fiancé, hissée sur la pointe de ses pilotis et le cul moulé dans une mini-jupe vert fluo. Gérard envoie des messages codés avec sa médaille en or qui réfracte les raies du soleil, le poil à l'air et les cheveux gominés. Un vrai régal pour les yeux ! Le théâtre a envahi les rues, la populace nous joue la *comedia d'elle arte*.

Je me sens d'un coup plus vivante parmi ces gens trop humains, touchée par l'empreinte visible de leur histoire et du folklore de leur région. Paris, royaume de la mode et de toutes les extravagances, habille pourtant ses habitants d'un voile terne et gris qui les confond dans un anonymat standardisé. Là-bas, tous ceux qui travaillent se ressemblent : ils portent l'uniforme en vigueur et un masque sérieux sur le visage. Ici, le soleil fait fondre la cire et révèle l'ossature nue et la chair crue. Les peaux tannées, ridées, fripées, bronzées, brûlées. Le grain de la photo s'épaissit, clic clac ! Je me rassasie d'images en attendant les bruits et les odeurs.

Les remparts du vieil Avignon s'éloignent. Dernier bastion de sa résistance : le Palais des Papes, qui se taille une silhouette au couteau dans la lumière crue de midi. J'essaie de voler quelques miettes d'intimité aux maisons qui bordent la voie ferrée. Une nappe à carreau sur la table de la cuisine. Une femme au balcon en train d'étendre son linge. Un jardinet en vrac où poussent des jouets en plastique et des tricycles rouillés. Ambiance de petite ville de Province, oublieuse des nouvelles technologies, de la Net économie et de la course au profit. Les médias sont les prêcheurs d'une ère nouvelle qui dépasse bien des gens, plus on s'éloigne du cercle concentrique qui entoure la capitale. Le tube cathodique envoie au cœur des maisons des messages cryptés sur la liberté en réseau, la connaissance universelle, l'abolition des

frontières, l'amour à distance, le langage des signes... Plus le contenu est virtuel, plus les publicités sont abstraites et démagogiques. Que comprend César au Web ? Qu'est-ce que cela change à sa vie ? N'oublions pas les vieux et les ploucs dans cette dite révolution. Aidons-les à rester branchés, en connexion avec les autres à défaut d'être reliés à un serveur informatique. Les outils doivent servir l'homme et contribuer à améliorer sa qualité de vie, non à l'assujettir à des besoins superficiels.

Qu'est-ce que je deviens philosophe sous ces latitudes ! C'est l'effet SNCF : rien à faire, rien à dire, en position assise, l'esprit s'ankylose puis s'évade. On a finalement peu d'instants comme cela dans toute une journée, une non-activité forcée qui nous oblige à penser, plus exactement où l'on s'oblige à penser, à faire fonctionner son cerveau, seul organe qui peut encore se mouvoir par-delà les couloirs du Très-Grand-Vicelard... Car la perte de temps est mal vue de nos jours. Il faut toujours être productif, pour soi-même ou pour les autres : lire le dernier Philippe Sollers dans le métro, téléphoner de son portable pendant qu'on attend l'avion, remettre de l'ordre dans la maison dès que l'on a cinq minutes et prendre une semaine de vacances pour profiter de régler tout ce qu'on n'a pas le temps de faire d'habitude : trier son courrier en retard, faire ses albums photos, renouveler sa carte d'identité, laver le dessus de lit... Bref, des choses passionnantes !

Le petit avorton en face de moi s'est enfin calmé : il dort. Sa mère lit Voici, captivée par les derniers malheurs de Céline Dion : la pauvre... elle est moche mais quand même, elle a de la voix ; son mari est vieux et malade mais ils gagnent des millions ; et ils arrivent même à avoir un enfant... Il y a vraiment des gens qui n'ont pas de chance !

Voici enfin la mer.

Le train longe la zone industrielle de Fos : un remix de Mad Max sur fond de mer bleue. Sur la droite, en bordure du golfe, une immense boîte de conserve couleur rouille fume au milieu de nulle part. Le bassin portuaire abrite plusieurs sites de pétrochimie qui érigent autour de notre habitacle glissant un maillage dense de tubes

enchevêtrés dans lesquels circulent des gaz sous pression. De loin en loin jaillit la flamme d'une torche.

Un tunnel, une paroi rocheuse et l'on débouche sans transition dans un décor de carte postale. Des maisons de pêcheurs aux toits rouges forment des grappes colorées autour de l'église de L'Estaque, joli petit village construit sur les pentes du chaînon calcaire du même nom. La terre environnante est aride et se déchire sur la côte en criques d'une blancheur aveuglante. Ce sont les Calanques, accidents rocheux qui découvrent la nature dans sa violente beauté : la mer turquoise pénètre des vallées aux parois abruptes et brûlées qui renvoient au centuple la lumière du soleil et protègent ses occupants des rafales du mistral. Des touffes d'herbes s'échinent à pousser entre les pierres et les troncs des pins se tordent pour parvenir à s'extraire du sol.

Union fatale de la mer, de la terre et du ciel.

Vert, blanc, bleu.

Respirer, nager, sentir.

La vie se réduit parfois à des équations toutes simples.

- Mesdames et messieurs les voyageurs, nous arrivons en gare de Saint-Charles. Marseille Saint-Charles, terminus de ce train.

Le bout du voyage... Ou peut-être le début ?

La gare grouille de monde. Une foule bigarée, cosmopolite, curieuse. On sent le pouls de la ville qui bat, pas loin. L'effervescence d'une métropole teintée d'une certaine touche de nonchalance, quelque chose qui ressemblerait au Sud. Les gens circulent mais on a l'impression qu'ils n'ont pas d'objectif précis en tête. Certains se promènent, d'autres regardent le panneau des horaires, les uns bavardent, les autres rigolent. On se croirait sur une place de marché ou dans la grande galerie d'un centre commercial.

J'arrive au bout du quai. Pas de trace de ma sœur. Elle n'est vraisemblablement pas encore arrivée. J'ai les jambes lourdes et le dos en compote. Maudit train. Je cherche des yeux un endroit où me

poser ; rien à l'horizon. Pas un banc, un bar minable au comptoir dépourvu de tabourets, la salle d'attente à perpète. Bon, il me reste toujours mon sac pour m'asseoir dessus...

Marseille, ville de transit. Les gens débarquent ici de toutes parts mais n'ont pas le moindre siège à leur disposition pour se reposer et attendre leur train. On ne s'arrête pas à Marseille. En tous cas, pas à la gare. On peut éventuellement passer la nuit dans le premier hôtel venu, en bas des grands escaliers qui plongent directement le voyageur dans la cité phocéenne ; juste en face, l'hôtel de Grenoble, un petit endroit sympathique a priori. Ceux qui ont tenté l'expérience s'en souviennent encore : ses couloirs sont encore plus agités qu'un hall de gare et des contrôleuses en petite tenue vérifient toute la nuit la propreté des chambres et les billets de ces messieurs... Pas moyen de fermer l'œil. Dès le lendemain matin, on règle sa note et on s'enfuit ! Les plus téméraires poussent l'aventure un peu plus loin et se perdent dans le labyrinthe des petites ruelles qui descendent jusqu'à la Canebière. Une terre d'asile au départ provisoire, puis définitive, pour les populations maghrébines qui ont recréé ici l'apparence de leur terre originelle. Plus pour longtemps : la mairie a de grands projets de réhabilitation et compte bien redorer son blason en plaçant dans ces quartiers du centre-ville des populations plus politiquement correctes et financièrement aisées. Quelle allure aura alors Marseille demain ? Celui de cette Africaine au visage lisse et luisant entortillée dans un immense boubou multicolore ? Celui de ce vieux Marocain qui déambule sans but apparent, les mains croisées derrière le dos et le visage éternellement bronzé comme s'il revenait des îles ? Ou bien celui de ce jeune cadre dynamique qui court pour attraper son train et rentrer dans son pavillon de banlieue, du côté de Gardanne ou de Salon-en-Provence ?

Je sors de la gare. L'air est vif et la vue dégagée. À chaque fois que j'arrive en haut de ces majestueux escaliers en pierre blanche, j'éprouve toujours la même sensation, un avant-goût de grandes vacances. Mon regard plonge dans le vide vertigineux, dégringole les

Marches à toute allure, s'enfonce dans le boulevard d'Athènes entre deux rangées d'immeubles anciens salis par la pollution et remonte comme un bobsleigh au-dessus des toits de la ville pour venir frapper de plein fouet Notre-Dame de la Garde et sa statue de la Vierge à l'enfant, dorée et brillant de mille feux. Un sourd grondement s'insinue dans les moindres recoins de la ville et s'élève insensiblement jusqu'à moi : le tumulte des automobiles et leurs tempêtes de klaxons. On dirait qu'il se prépare un match de foot au stade Vélodrome ou un gigantesque mariage qui se met en cortège ! Le cri d'un canard désobligéant derrière moi me fait sursauter ; saleté de bagnole, elle ne peut pas aller jouer de l'avertisseur plus loin ?

Une tête blonde émerge de la voiture :

- Alors, sister, tu montes ?

- Tu as organisé quelque chose, alors, avec papa ?

- Ouais, dimanche prochain. On va faire une balade en montagne. Ça te dit ?

- Bien sûr, tout me dit...

Lulu tourne la tête dans ma direction :

- T'es contente d'être ici ?

La voiture file à vive allure sur l'autoroute Nord. Le froid à l'extérieur est vif et mordant, mais il suffit de rester quelques minutes immobile sous le soleil pour sentir sa chaleur bienfaisante nous enrober d'un châle douillet et nous pénétrer doucement par capillarité. Le ciel est limpide et les arbres dénudés se serrent frileusement les uns contre les autres. Mais surtout, ce qui me surprend à chaque fois que je reviens dans cette région, ce sont ces vastes étendues inondées de lumière qui procurent à l'esprit une sensation de liberté instantanée. De l'air, de l'espace. Pas d'immeubles sur lesquels l'œil bute, pas de bruine qui dissimule toute chose et tout être derrière un rideau humide, pas de grisaille qui ternit les couleurs.

- Contente ? C'est peu dire. Je respire...

- Philippe n'était pas dégoûté de ne pas pouvoir venir avec toi ?
- Oh, tu sais, il a beaucoup de travail en ce moment. Et de toutes façons, je préférerais venir seule. J'ai besoin d'être un peu au calme.
- Comment ça se passe entre vous en ce moment ?
- Ça se passe.
- Eh ben, tu es bien énigmatique ! Tiens, pour te détendre, je vais te mettre un p'tit Dalida.

Je grimace d'effroi :

- Tu écoutes ça, à ton âge ! C'est le monde à l'envers. Quand j'étais ado, c'était hyper ringard d'écouter ce genre de musique.
- Eh bien moi, j'aime ça. Et puis je te signale que ça passe en boîte.
- Je lève les yeux au plafond.
- Alors, si ça passe en boîte...

*J'ai mis de l'or dans mes cheveux,
Un peu plus de noir sur mes yeux,
Ça l'a fait riiiiiiürrrrrrre.*

Lulu reprend en chœur les paroles qui s'échappent de son lecteur CD, en roulant les r à la façon de. Heureusement, elle n'a pas de longs cheveux blonds, sinon ce serait un véritable cauchemar.

- Arrête le massacre ! Le voyage m'a déjà donné mal à la tête.
- Oh là là, qu'est-ce que tu es rabaj', ronchonne Lulu.

Le paysage méditerranéen cède progressivement la place à un décor plus champêtre. Manosque et ses vergers endormis. La Brillane. Peyruis. Les Alpes se rapprochent à grands pas, un poster de montagnes tapisse le fond de l'horizon.

*C'était le temps des fleurs,
On ignorait la peur,
Nos lendemains avaient un goût de miel.*

Les Mées et leurs fameux Pénitents, alignement de rochers en forme

d'immenses menhirs creusés par l'érosion et qui dressent au-dessus du village un rempart insolite. L'histoire raconte qu'il s'agit des corps de moines changés en pierre pour avoir désobéi à l'un de leurs vœux solennels : la chasteté. Un malheureux, le dernier de la file, s'est en effet retourné pour suivre du regard une jolie paysanne ; le châtiment de Dieu s'est abattu instantanément sur tout le groupe, les figeant les uns à côté des autres pour l'éternité. Pas très compréhensif, le bon Dieu... Peut-être que si l'on cassait la croûte de ces cercueils géants, on trouverait les moines sagement endormis, incrustés dans le moule, les bras le long du corps et les paupières closes. Le fautif aurait peut-être même le visage éclairé d'un léger sourire, au souvenir de la belle en jupons. Et une érection ? Je m'égare...

*Ton bras prenait mon bras,
Ta voix suivait ma voix,
On était jeune et l'on croyait au ciel.*

- Qu'est-ce que tu vas faire pendant ces vacances ? demande Lulu. Tu as un peu réfléchi à un programme ?
- Non. Pas de programme. C'est ça, justement, les vacances. Toute l'année, j'ai des listes de choses à faire au boulot, à la maison, et je raye au fur et à mesure, et la liste se remplit à nouveau... Ça n'en finit jamais. Ma vie ressemble à une liste de courses de supermarché.
- Ouais ben moi, c'est pareil. J'ai plein de boulot au lycée. Et cette année, je passe le bac en plus. Les boules !
- Profite, va. Ce n'est rien à côté du fait de travailler. Je peux t'assurer que tu as dix fois moins de temps pour toi, pour t'amuser, lire ou même ne rien faire. Le problème, avec le boulot, c'est que même quand tu ne bosses pas, tu penses aux dossiers en cours et à ce qui t'attend quand tu reviendras. Ne parlons même pas des vacances : cinq semaines, c'estridiculement peu dans une année. Tu as à peine le temps de décompresser qu'il faut déjà reprendre du collier. C'est ce qui m'avait le plus hallucinée, la première année où j'ai commencé

à travailler. Les horaires aussi. Tu imagines, rester huit heures minimum dans un même endroit, au même bureau et ça cinq jours sur sept ! Le jour où tu n'as pas la pêche ou que tu n'as pas grand-chose à faire, tu es quand même obligée d'être là et alors, je peux te dire, la journée est longue, très longue.

- Dans ces cas-là, moi je fais sauter les cours.

- Ouais... En plus, tu n'as pas un endroit où tu peux un peu te reposer, voire t'allonger un moment, tu vois ? Un fauteuil confortable, un canapé... Rien ! Tu n'as que ta chaise de bureau pour pleurer ! Aucun patron ne s'est jamais dit : « Tiens, ça serait bien d'installer une salle de repos pour mes salariés, pour qu'ils puissent se détendre quelques instants, quand ils en ont besoin ! ». Zéro ! Tout est fait pour que tu bosses, et rien d'autre. C'est vraiment pénible à supporter quand on rentre dans la vie active, ce côté obligé et répétitif.

- Moi, je voudrais être vétérinaire. Comme ça, je ne serai pas enfermée toute la journée dans un bureau ; j'irai dans des ranchs ou dans des fermes soigner des chevaux, des agneaux, des vaches...

Je me mets à chanter :

- Dans tous les alpages, les vaches, les chèvres et les petits moutons chantent toute la journée... hé, ioupa ioupa y a hééééé !

- Arrête de te foutre de moi, proteste Lulu. Je suis sérieuse.

- Je te taquine... Tu as raison, il faut avoir des passions dans la vie. C'est la seule façon de trouver du plaisir à travailler. Moi, c'est ça qui me manque. Un truc vraiment fort qui me tienne aux tripes et qui me fasse lever du lit le matin de bonne humeur.

- Moi, j'adore les animaux. À propos, tu sais que Catsie a eu des petits.

- Non, je ne savais pas.

Encore une qui s'est faite engrosser, je ne peux m'empêcher de penser.

- Elle en a eu combien ?

- Six ! s'exclame Lulu avec enthousiasme. Tous tigrés noir et gris !

- Super...

Le ton n'est pas convaincu ; je ne délire pas vraiment sur les

animaux. Trop de contraintes à assumer : les faire garder quand on part en week-end ou en vacances, changer leur litière, acheter des boîtes. Je suis mal partie si je suis supposée prendre en charge un enfant... Et alors six, bonjour l'angoisse !

- « Malijai : Napoléon s'y est arrêté, pourquoi pas vous ! ». J'adore cette pub, dis-je en me retournant pour regarder le château où le petit Corse est supposé avoir passé une nuit. C'est fort, je trouve, pour un bled comme ça où il n'y a rien à voir de spécial, rien à vendre, sauf cette histoire dont on ne sait si elle est vraie ou fausse.

- Je n'y fais même plus attention, à force de passer devant.

- Pour moi, c'est différent. Ça a le goût des vacances. Je retrouve tous mes repères d'enfance quand je reviens ici.

Flash : ma sœur petite, à l'arrière de la voiture, suçant son pouce en palpant le tissu de ma robe pour voir s'il répond aux critères d'élection d'un nouveau dodo.

- Et maman, ça va ?

- Ça va. Toujours pareil, à fond... Le boulot, la maison, le jardin, les boutiques, et Alain bien sûr.

- Je sens une petite pointe d'agacement dans ta voix.

- Ouais, ça m'énerve. Ils sont toujours collés ensemble.

- Tant mieux. C'est qu'ils s'aiment !

- Et moi dans tout ça, qu'est-ce que je fais ?

- Tu t'occupes de toi, de tes études, de tes potes. C'est déjà pas mal. Tu sais, il ne faut pas en vouloir à maman. Elle a suffisamment donné jusqu'ici, elle a le droit d'en profiter un peu maintenant. Bientôt toi aussi tu partiras de la maison ; il faut bien qu'elle prépare la suite, sa suite. On ne vit pas que pour ses enfants. Tu es suffisamment grande pour le comprendre.

- Bof ! Tout ça, ça me gonfle. Vivement les vacances de Noël que je parte au ski avec ma copine.

- Il y a de la neige en ce moment dans les stations ?

- Non, rien du tout. Il ne fait pas assez froid.

- C'est dommage, j'aurais bien aimé aller skier.

Mallemoisson. La voiture quitte la route principale pour s'engager dans un petit chemin caillouteux bordé de chênes. J'embrasse d'un coup d'œil le paysage, le cœur chaud. Des champs arides, des arbres dénudés et secs, des montagnes immobiles : me voilà à la maison. Au détour d'un virage surgit la ferme familiale, grande bâtie de pierres perdue dans la campagne. J'adore cette maison, même si ce n'est pas celle dans laquelle j'ai grandi. Elle a du caractère, avec ses murs épais, ses tuiles anciennes qui marient le beige, le jaune, le brique et le marron dans une harmonie de tons typiquement provençaux et sa structure à plusieurs niveaux qui fait passer toutes les autres maisons pour de vulgaires rectangles. La nature environnante est sauvage et se laisse difficilement dompter, malgré les efforts continus de ma tendre et chère mère.

- Tiens, la Claude est dans le jardin. Elle est encore en train de bêcher.

Zzzzz. Zzzzzzzzz.

Saleté de mouche, casse-toi.

ZzzzzzzZZZZZ...

Ah ! sur ma bouche !!!

Zzzzzzz.

Quel est le salaud qui a inventé les mouches ! Il aurait au moins pu leur donner un cerveau ; on a beau les chasser vingt fois de suite, elles reviennent se coller. Elles sont dures de la feuille ! Gros yeux mais petite tête...

Plongée sous les draps blancs.

Cuiiii, cuiiii, cuiiii.

Trou noir. Je suis assise à mon bureau, en train de lire Stratégies, le magazine de LA profession. Nell feuillette Voici, dont la couverture affiche en gros plan une Lara Fabian au visage bouffi, un gros cache-col autour du cou, à la sortie de l'hôpital ; elle vient de se faire opérer des cordes vocales (son organe s'est cassé pendant un concert duel avec Céline Dion).

Cuiiii, cuiii, cuiii.

Mon téléphone sonne : l'assistante du boss me prévient que quelqu'un me demande à l'entrée. Je me lève sans entrain. Un bébé pleure.

Cuiiii, cuiii, cuiii.

Devant moi, une femme de dos. Elle a de longs cheveux blonds où brillent des paillettes dorées. Au bruit de mes pas, elle se tourne vers moi et me sourit en louchant. Horreur ! C'est Dalida ! Dans ses bras, un enfant emmailloté s'agit et manifeste bruyamment son impatience.

« C'est votrrre petit. Votrrre mari est parrti. Il faut que vous vous en occupiez. »

« Mais ce n'est pas possible ! J'ai beaucoup trop de travail. Je ne peux pas ! »

Cuiiii, cuiii, cuiii.

Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ? Qui pépie dans ces bureaux ?

Je remonte le long du tunnel noir et émerge en pleine lumière, dans une chambre inondée de soleil.

Où suis-je ?

Cuiiii, cuiii, cuiii.

Des oiseaux qui pépient. Mais pourquoi font-ils autant de bruit ? Un froissement d'aile. Les cris redoublent de puissance : la mère vient d'arriver avec une nouvelle cargaison de vers ou d'insectes. Je rêve, il y a un nid juste au-dessus de ma tête, derrière la vitre, coincé sous la poutre du toit.

Silence !!! Je veux dormir !

Bzzzzzzzzzzzz.

Non, ce n'est pas un rêve, c'est un cauchemar.

Gling, gling, gling, gueling, gueling, glang.

Ah ben voilà...

Bêêêêêêêê, bêêêê. Bêêêêê.

...Il ne manquait plus que les moutons. C'est bon, j'ai compris, je me lève. Qui a dit qu'on dormait comme des loirs, à la campagne ? Il n'a

jamais dû en avoir un dans son grenier, celui-là...

- Bonjour ! Tu as bien dormi ?

- On pouvait espérer mieux... Tous les animaux de la création se sont donnés rendez-vous autour de ma chambre.

Ma mère rigole.

- Ce sont les charmes de la campagne ! Qu'est-ce que tu prends pour le petit déjeuner ? Un thé, un café ?

- Ben tu sais bien ! Comme d'habitude, de la Ricorée.

- Oh, tu bois toujours ça...

- Je n'y peux rien, tu en mettais déjà dans mon biberon quand j'étais petite. C'est devenu une drogue.

Je m'installe à la table de la terrasse, sous les canisses. Les rayons du soleil filtrent à travers, tentant de réchauffer cette matinée automnale. La fontaine derrière moi chante la chanson de l'eau d'une voix fraîche et saccadée. Ah, voilà une guêpe maintenant ! À cette saison, elle n'est pas encore allée se coucher ? La confiture à la fraise lui colle aux pattes. Je l'écrase d'un coup de cuillère.

- Maman, tu n'as pas de miel ?

- Si, me répond-elle du fin fond de la cuisine. Dans le placard.

- Tu peux me l'amener, s'il te plaît ?

Ma mère réémerge dans l'encadrement de la porte, le pot à la main :

- Tiens, feignasse.

- Merci. Il est où, Alain ?

- Parti chercher des œufs chez Fernande et Hippolyte.

- Zut, je serais bien allée avec lui, leur dire bonjour.

- Tu iras cet après-midi, suggère ma mère, toujours pleine de bon sens. Bon, je vais finir mon ménage.

La voilà repartie. Toujours à aller et venir dans tous les sens, faire dix choses à la fois. Je croque sans culpabilité dans ma tartine de pain grillée. Le beurre demi-sel se mélange avec délicatesse au miel onctueux patiemment élaboré par mes amis les abeilles. Je déguste en

fermant les yeux. Le plaisir à l'état pur !

Lulu émerge à son tour.

- Salut !

- Mmmmmmm.

Le cheveu en bataille, les yeux gonflés, un restant de bave séchée au coin de la bouche et le corps longiligne encore en quête d'étoffe perdu dans un pyjama informe, voici ma sœur !

- T'es sympathique le matin, toi !

La gamine n'est pas contente :

- MMMMMMMmm.

- D'accord. On s'appelle, hein ? Un peu de thé, peut-être ?

- Mmm.

- De rien.

Je verse le liquide bouillant dans un grand bol, puis me ressaisis de ma tartine.

- Tu es rentrée à quelle heure, hier soir ?

- Mmmmm... cinq heures.

- Ouh là ! – Je prends l'accent du Sud – Tu es allée en boâââte ?

- Ouais. Aux 12.

- Aux 12 Chênes ! Dingue ! Ça existe encore ?

- Hmm.

- Il faudrait peut-être que j'y fasse un tour. Si ça se trouve, je reverrai les mêmes têtes qu'il y a dix ans.

- Ben justement, hier, y'a un gars qui m'a demandé si j'étais pas ta sœur, lâche Lulu d'un ton monocorde.

- Ah bon ? Comment il s'appelle ?

- Je sais pas. C'est un grand roux vilain. T'es pas sortie avec lui, j'espèrè ?

- *Que lo sai, pichot.*

Lulu renverse sa tête en arrière.

- J'y crois pas...

- Oh, j'étais jeune, tu sais, dis-je sur un ton blasé. Et puis c'était à une boum. On était dans le noir ; avec les spots, ça le faisait !

- Salut les filles !

- Salut Charlie.

Alain a surgi du coin de la maison, le sac en plastique contenant les œufs de Fernande et Hippolyte pendu au guidon de son 125. Ses cheveux poivre et sel sont plaqués en arrière, aplatis par le vent, et ses petits yeux en amande brillent au milieu de son visage rond comme la lune.

- Dis donc, Lucky Luke, il faudrait penser à mettre le casque.

- Pour quoi faire ? me répond-il en s'éloignant.

Effectivement... C'est une forme de réponse.

Lulu n'a pas bronché. Je finis ma Ricorée d'une traite.

L'ami du petit déjeuner,

L'ami Ricorée.

C'est la première fois que je reviens passer des vacances dans le Sud depuis que mes parents sont divorcés. Nouvel homme auprès de ma mère, nouvelle maison, nouvelle ambiance. Le cocon familial a explosé, tout a volé aux quatre vents : les gens, les meubles et le cadre du tableau. Comment se fait-il que parce que deux individus ne s'aiment plus, toute une famille éclate ? Pourquoi tout ce qui faisait notre vie d'alors, papa, maman, les filles, le chat, le chien, les oiseaux, notre maison et cette infinité de gestes, de paroles, de petits et grands moments, disparaissent-ils avec la séparation d'un couple ? Qu'est-ce qu'il reste après tout cela ? Maman est-elle d'abord maman ou une femme qui cherche à sauver sa vie de femme ? Papa est-il toujours l'homme de la situation, celui qui prend en main les problèmes du quotidien et l'avenir de toute la petite troupe ou un homme à la recherche du temps perdu ? Que signifie le mot famille quand tout ce qui la compose est désuni ? Qu'est-ce qui donne sens à ce mot ? Est-ce comme l'amour, qui a besoin de se nourrir d'une présence renouvelée et de regards cent fois répétés ? Est-ce une donnée purement sociale,

le creuset d'une activité génératrice de ressources et de besoins qui fait le nid des politiques ? Ou une affaire de globules, les sacro-saints liens du sang dont tout le monde se fout, à part les A négatifs ?

Définition du Robert :

FAMILLE n.f. (lat. *familia*). Le père, la mère et les enfants.

Ah, la belle affaire ! Tout cela est de notre faute, à ma sœur et à moi. Nous ne sommes plus des enfants, donc nous avons brisé la triangulaire. Finalement, la famille n'aurait de raison d'être que tant que les parents ont des enfants à charge. Après, fini ! Chacun a joué son rôle. Il ne reste qu'une somme d'individus, des adultes autonomes qui doivent se prendre en main tout seuls. Et s'ils veulent une famille, ils n'ont qu'à construire la leur.

La famille est un concept périssable, temporaire. Mais personne n'explique ça aux enfants. Ils croient que tout cela est éternel, maman sera toujours maman, papa sera toujours papa. L'avantage du divorce ou de la séparation, c'est qu'au moins les choses sont clarifiées, de façon certes un peu brutale mais définitive. On se retrouve soudainement face à des gens que l'on croyait bien connaître et que l'on découvre : mes parents forniquaient ensemble et n'en ont plus envie ; ils ont toujours préservé l'unité de la famille, aujourd'hui ils se déchirent ; ils incarnaient les valeurs les plus hautes et des considérations triviales guident maintenant leurs (rares) échanges. Que font les ex-enfants au milieu de tout ce merdier ? Tout est foulé aux pieds, l'amour, la tendresse, les années passées ensemble, la paix du foyer. C'est la guerre et personne ne sortira indemne...

Famille, je vous hais !

Cette formule intemporelle revient de génération en génération, expression d'un malaise que tout le monde a ressenti à un moment ou à un autre de sa vie. Elle est souvent l'apanage des adolescents en quête d'une identité propre, mais devient parfois aussi le leitmotiv d'adultes en mal de maturité. Contrairement à moi, ma sœur n'a pas

bien digéré l'oedipe et toute sa clique. Une agressivité larvée vis-à-vis de notre mère la ronge de l'intérieur et lui rend le sectionnement du cordon douloureux. Les raisons de cette différence ne sont pas, selon moi, à chercher dans notre enfance ; celle-ci s'est déroulée sans heurt, dans un foyer modèle. Pas de traumatisme, pas d'événement perturbant, pas spécialement de favoritisme si ce n'est une tendance à nous classer dans deux catégories bien distinctes et opposées : moi, la petite fille modèle aux longs cheveux et aux jolies robes à dentelles ; ma sœur, le garçon manqué aux cheveux « raides comme la justice » coupés à la Stone et la moue grognon. A priori, pas de quoi fouetter un cheval. Mais aujourd'hui encore, Lulu crie tout haut sa révolte, les nerfs à vif et l'esprit pas tranquille. Une psy bien intentionnée aurait diagnostiqué un manque de communication se transmettant de mère en fille, ma mère ayant déjà essuyé les plâtres avec ma grand-mère et celle-ci, etc., etc. Certes ! Mais pourquoi ai-je échappé au jeu de massacre ? Grâce à des études studieuses qui m'ont structurée puis permis de quitter relativement tôt le cocon familial (en tout cas avant les grandes marées...) ? Par le hasard des rencontres, qui a placé sur ma route des personnes stimulantes et porteuses de nouveaux sens ? Je ne sais pas. Ou plutôt je sais pourquoi j'en suis là aujourd'hui mais je ne sais pas pourquoi ma sœur n'y est pas. Le passage à l'âge adulte est une alchimie complexe qui peut rater simplement parce qu'il manque un ingrédient, ou que le mélange s'est mal fait. On essaie de construire sa vie et d'avancer, mais il reste toujours des choses à la traîne qui alourdissext le filet au fur et à mesure. Pour moi, c'est la nostalgie d'une enfance heureuse et préservée, nostalgie que les mille tracas de la vie quotidienne ne font qu'amplifier par effet de contraste. Lulu, elle, s'acharne à nier cette époque et peine à trouver de nouvelles bases sur lesquelles s'édifier.

Quand devient-on réellement adulte ? Et d'abord, qu'est-ce que ça veut dire, être adulte ?

S'assumer socialement et économiquement, selon les spécialistes, psychologues et autres pédo-psychiatres. De ce point de vue-là, il est

clair que l'âge de la maturité recule en même temps que la société est supposée évoluer. On peut comprendre que les chérubins hésitent à se lancer dans la jungle actuelle et préfèrent prolonger les grasses matinées sous la couette fraîchement lavée par maman. Les systèmes d'entraide fonctionnent encore plutôt bien dans le giron familial, au minimum un lit et un couvert en attendant la première paie, et pourquoi pas des conseils avisés, une oreille condescendante et un bon coup de pied au cul de temps en temps... Et pourtant, on rêve d'un chez-soi bien douillet avec un lit quelque peu enfoncé mais qui pourra bien faire encore quelques années, un bureau à trépied qui croule sous les papiers, une petite télé qui ne capte que les chaînes classiques, une table de salon créée par EDF et hérisée d'échardes malveillantes, une magnifique table de cuisson casée entre deux cartons et une collection de casseroles émaillées offerte par mamie aux jeunes mariés qu'étaient papa et maman il y a vingt-cinq ans.

Vive l'indépendance et le système D.

Démerde, dépareillé, déglingué, mais tellement désiré !

Ce sont les belles années, celles où tout démarre. L'avenir se met en place ; on construit le quartier général qui nous protège de l'extérieur en même temps qu'il nous sert de base de décollage. On invite les copains à boire l'apéro, on se lance dans l'élaboration de repas sophistiqués et on leur dit : « Restez dîner ! ». Ils n'osent pas refuser, jouent sans broncher aux cobayes et affirment s'être régaliés. – « Non, c'est vrai, c'était super bon ». Le samedi, c'est laverie... Les paquets de linge sale dans les sacs en plastique, quelques centimes d'euros pour la dosette de lessive et en avant le manège enchanté. Il y en a pour quarante-cinq minutes ! On gagne un tour gratuit si on a été bien sage ? Non, finalement, ça va aller ; je crois que je vais rentrer... chez moi.

Où suis-je maintenant ? Chez moi ? Il y a bien ma mère, ma sœur, mon chat, mon chien. Les oiseaux sont morts (le mâle mandarin

s'est pendu à la grille de sa cage et sa femelle est morte de chagrin !). La maison est la même sans être la même. Les objets familiers se sont mélangés à d'autres objets inconnus, témoins d'une vie qui nous est étrangère : Alain est marocain. Des tajines trônent fièrement sur le buffet breton en bois sombre ; les gourdes en peau de chameau pendent à côté des casseroles en cuivre ; la délicate coiffeuse de mon arrière-grand-mère renvoie dans le reflet de son miroir la chaleur d'un kilim négligemment jeté sur le sol. C'est plutôt sympa. Seules la chambre de ma sœur et la mienne (enfin, la chambre d'amis) ont conservé leur aménagement originel. Nous assurons la continuité entre les deux histoires, tels les deux donjons du château au-dessus de la ville nouvelle. Déjà de vieilles croûtes, quoi ! Les événements nous ont fait vieillir plus vite. On se raccroche à nos souvenirs, on plonge avec nostalgie dans notre vie « d'avant », comme des mémés au coin du feu. « Tu te souviens quand on se planquait dans le grenier pour ne pas aller chez les amis de papa et maman le samedi soir ? ». « Ooooh, j'adorais ma chambre, avec mon lit bateau et ma tapisserie rose à petites fleurs... ». Qu'est-ce que l'on devient matérialiste dans ces cas-là ! On se raccroche à des objets, parce qu'ils ont été les compagnons silencieux et complices de chaque instant. Un motif de rideau dans lequel on a cherché pendant des heures des monstres grimaçants et de vilaines sorcières à tête de feuillage. Une statuette du Moïse de Michel-Ange, précieuse et mystérieuse, objet désuet porteur d'un sens sacré (mais lequel ? Je cherche encore). Une armoire bretonne dans la chambre des parents que l'on ouvre en grand pour choisir une tenue vestimentaire appropriée à la situation – « je sôrs en boâte » – et dans laquelle on plonge le nez pour respirer les parfums mélangés des parents adorés.

Famille, je vous hais.

- Il faudrait peut-être songer à t'habiller. Je vais faire des courses en ville, tu viens avec moi ?
- Oui, mère... Je vais me laver.
- Julia, encore un peu de poulet ?

- Non, non, pitié, j'ai le ventre qui va exploser !
Ma mère dépitée reprend une aile.
- T'as pas un peu grossi ces temps-ci ? questionne Lulu.
- De quoi je me mêle... Tu as vu tes fesses, on dirait deux gouttes d'eau. Un peu comme celles de mamie...
Plic ! (une boulette de mie de pain dans ma face).
- T'es vraiment une salope de dire ça. Depuis que je fais de la muscu, elles sont super dures.

Alain reprend le flambeau :

- C'est vrai, je trouve que tu as pris des joues.
C'est un complot. Restons calme.
- C'est l'altitude, ça me fait gonfler ! Tu vois, un peu comme une baudruche.
- Moi, c'est ta mère qui me fait grossir. Depuis que je la connais, j'ai pris huit kilos.
- C'est sa façon à elle de dire je t'aime, ironise Lulu. Et encore, elle s'est calmée. Tu as échappé au plateau de charcuteries en entrée et à la cuisine au beurre demi-sel, bien gras et bien frit.

J'en remets une tartine :

- Et le beurre sur les frites. Elle ne te l'a jamais fait, ce coup-là ?
- C'est ma fête, aujourd'hui ? bougonne la généreuse génitrice.
- Mais non, on te chambre un peu, rigole Lulu. C'est pas de ta faute si tu es Bretonne.

Je me penche vers Alain :

- Quand elle était petite, l'hiver, sa mère l'enduisait de saindoux pour la protéger du froid.
- Non !
- Si ! C'était une coutume locale, dans les campagnes.
- C'est pas vrai !
- Non.
Devant l'air déconfit d'Alain, ma sœur éclate de rire.
- Vous êtes vraiment idiotes, les filles, gronde Claude. Débarrassez plutôt les assiettes pour qu'on puisse manger le fromage.

- Du fromage ! s'exclame Alain dans un éclair de lucidité. On a déjà mangé des crevettes, des bulots, du poulet avec des pommes de terre et des haricots verts... Ça va peut-être aller, non ? Il y a un dessert après ?

- J'ai fait une tarte aux pommes et il y a le clafoutis d'hier à finir.

Je m'effondre sur la table :

- Je crois que cet après-midi, je vais faire la sieste. La position allongée facilite la répartition des aliments dans le corps.

Ma mère s'agitait déjà dans le cagibi où trône l'instrument de tous les délires : le frigidaire.

- Et sinon, le boulot, comment ça se passe ? demande Alain en me tendant le plateau de fromage.

- J'en ai déjà marre. Les clients m'épuisent.

- Bah, ce sont eux qui nous font vivre.

- Ça ne leur donne pas tous les droits. Chacun fait son boulot, du mieux qu'il peut. Ce n'est pas la peine de mettre des pressions supplémentaires ou de projeter ses frustrations sur l'autre, sous prétexte qu'on le paie pour faire un travail.

- Ce sont des êtres humains... Avec leurs défauts, leurs faiblesses.

- D'accord, mais moi aussi, j'ai mes faiblesses. Et ils m'emmerdent ! Pourquoi on ne pourrait pas faire son job tranquillement, avec sérénité, tenter de faire avancer le schmilblick et régler les problèmes quand ils se posent, en en parlant et en se disant bien que de toutes façons, on est dans la même merde ? Ce n'est pas nous qui tisons les ficelles, mais ça, ils ne s'en rendent pas compte. Ou bien ils ont l'illusion de croire qu'ils ont un semblant de pouvoir et que leur reconnaissance passe par l'affirmation de ce pouvoir. Ça me fait rigoler...

- Je te trouve bien critique par rapport à tout ça.

- C'est parce que ça me mine. Je comprends pourquoi certaines personnes agissent ainsi et en même temps, je ne l'accepte pas. Je n'accepte pas de me faire chier la vie alors qu'elle pourrait être beaucoup plus simple et agréable si on s'en donnait la peine.

- Il y a quand même des bons côtés dans ton boulot. Tu rencontres

plein de monde, tu travailles sur des sujets très différents... Moi, je suis tout seul toute la journée dans mon atelier, à rafistoler des vieilleries...

- Mais c'est super, ce que tu fais ! Tu restaures des objets qui auraient dû finir au feu ou à la décharge ; tu les bichonnes, tu les lustres, tu les remplumes, et hop, ils servent à nouveau et entament une deuxième vie. Moi, je trouve ça génial, plutôt que de tout balancer à la poubelle dès qu'il y a un pet de travers et de courir au supermarché racheter de mauvais articles en plastique, histoire de vider un peu plus son portemonnaie. Tu ressuscites des meubles morts et ils n'en ont que d'autant plus de prix.

- Oui, c'est vrai, vu sous cet angle...

- Attends, les gens n'arrêtent pas de se plaindre qu'ils n'ont pas d'argent, que la vie est chère mais ils achètent et jettent à tout va, sans réfléchir à d'autres alternatives possibles. Ils ne vont quand même pas perdre de temps à réparer ce qui est cassé...

- Tiens, à propos, j'ai récupéré une vieille lampe chez un ami ; je pense qu'elle irait bien dans ta chambre. Tu veux venir la voir ?

- Oui, si tu veux. Bon, Lulu, tu débarrasses la table, hein ? Ne laisse pas maman tout faire, comme d'habitude.

Lulu se lève de sa chaise avec précipitation.

- Je peux pas, j'suis à la bourre. J'ai rendez-vous avec Lucie en ville.

- Tu es vraiment gonflée. Je ne te souhaite pas d'avoir des enfants comme toi, plus tard.

- Ouais, ben toi, commence déjà par en faire et on verra après comment tu les gères.

Ma mère me lance un regard malicieux :

- Ah ça ! Tu n'as pas fini d'en baver.

- Merci, ça me rassure...

L'atelier d'Alain est une vraie caverne d'Ali Baba. Il en dissimule la clé derrière une grosse pierre, en hauteur, pour empêcher que tout le monde ne vienne se servir et mettre le bazar. Il est un peu maniaque

mais on ne peut pas lui en vouloir : c'est son lieu de travail. Chaque outil est rangé dans un endroit précis, par grandes familles : il y a les tournevis, les marteaux, les colles à bois, les machines-outils. Et puis les pots de peinture, la ponceuse, les clous et les vis de toutes tailles répartis dans des pots de Nescafé et de Breakfast Tea. Par terre se chevauchent trois grands tapis marocains dont la saleté donne l'illusion du vieux et qui donnent à la pièce un certain charme, une touche de raffinement. Sous ses allures un peu brusques et son langage direct, Alain cache une grande sensibilité et surtout l'amour de son métier. Au départ, il l'a fait par filiation, comme son père l'avait fait avant lui, et son grand-père avant lui. Mais au fil des années, il y a pris goût. Il a appris à tailler et à faire parler les pierres, à monter les murs et à porter les poutres à bout de bras, à retrouver la forme originelle d'une cheminée à moitié consumée ou d'une maison effondrée sous le poids des années. Ses mains sont son gagne-pain et il possède une sorte d'intelligence des choses et de la matière qui transforme en objet vivant ce qui auparavant était inerte et sans âme.

- Qu'est-ce que tu faisais avant, quand tu étais au Maroc ?
- Je vendais des bijoux aux riches touristes qui passaient leurs vacances à Marrakech.
- Dans les souks ?
- Non, j'avais une boutique aux abords de la Médina. Un magasin très fréquenté, avec pas mal de succès.

Alain brandit une belle lampe en fer forgée à l'abat-jour déchiré.

- Voilà. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Wouah ! Drôlement jolie ! Il faut juste changer le tissu.
- Il faut aussi que je change la prise, elle est morte.

Je parcours la pièce du regard, à la recherche d'un nouveau trésor caché derrière les boîtes et les tiroirs.

- Pourquoi tu es venu habiter en France ?
- J'ai suivi ma première femme. Elle venait de Marseille et avait un bon boulot là-bas. Alors, je suis parti tenter l'expérience.
- Tu ne regretttes pas d'avoir quitté ton pays ?

Alain farfouille dans sa trousse à outils.

- Non, je suis bien ici maintenant, avec ta mère. Et puis j'ai beaucoup voyagé avant de me poser. J'avais un bateau avant ; j'ai fait plusieurs fois le tour du monde, tous mes voyages mis bout à bout.

- Ah bon ! Je ne savais pas ça.

- Eh oui ! J'ai cinquante balais, j'ai déjà fait pas mal de choses dans ma vie, figure-toi !

- Ben, en fait, on n'en a jamais parlé. Je ne m'étais jamais posée la question.

- Ça y est, j'ai trouvé ce que je voulais. On peut y aller.

En rentrant dans la cuisine, je trouve ma mère encore affairée dans la cuisine.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- De la confiture. Le garde m'a apporté deux cagettes de coings qu'il avait gardées dans sa cave. Il faut les cuire avant qu'ils ne pourrissent.

- Tu ne veux pas te poser trois minutes... Je te rappelle que tu es en vacances.

- Il faut bien que je m'en occupe, sinon qui veux-tu qui le fasse ?

Je me penche au-dessus des cagettes où de gros fruits joufflus se pressent les uns contre les autres.

- Tu n'avais qu'à ne pas les accepter, tous ces coings ! D'où il les sort d'abord, le garde ?

- C'est son voisin qui les lui a donnés. Il en avait trop, il ne savait pas quoi en faire.

- Pfff, la campagne, ce n'est vraiment pas de tout repos.

- Qu'est-ce que tu voudrais faire, cet après-midi, questionne Claude.

- Je ne sais pas. Pour l'instant, je vais me coucher ; ça, c'est sûr ! Je suis crevée...

Les jours se suivent et se ressemblent. Pas de coups de téléphone, plus de listes à rallonge. Avec la distance, mon boulot me paraît dérisoire. Anne-Marie Lanvin râle parce qu'elle n'a pas sa maquette ?

Et alors ! Quand elle l'aura, elle mettra trois jours à obtenir un rendez-vous avec son patron et dix pour avoir ses commentaires en retour. Où est l'urgence ? Le monde va-t-il s'arrêter de tourner parce que le rapport annuel de DCS sortira trois jours plus tard que prévu ? Trois jours de retard dans la récolte des salades, ça peut avoir une incidence sur la qualité des produits, et donc sur les revenus du maraîcher, mais l'outil de com' à 300 patates d'Anne-Marie Lanvin, tout le monde s'en fout ! Pourquoi toujours courir ? Et après quoi ? Je me laisse progressivement envahir par la quiétude environnante. J'en viens à rêver à un petit boulot tranquille dans une PME de la région, et rentrer le soir pénarde dans mon petit chez-moi. Bon, là, j'exagère légèrement : ça sent un peu l'étriqué, cette histoire... Mais il y a sûrement moyen de trouver un juste milieu entre le rush permanent et le coma éveillé ! Je me mets à penser à des farandoles d'enfants dansant dans les prés. Le gentil chien Yaourt court autour d'eux en aboyant gaiement. Je sors de ma cuisine, un foulard sur la tête et enveloppée dans un grand tablier à carreaux, une jatte remplie de fromage blanc sous le bras. « Ouh, ouh ! Les enfants ! C'est l'heure du goûter. » Tiens, mais où est mon mari ? Pas d'homme dans le champ ? Qui m'a fait tous ces enfants ? Qui incarne l'époux adoré, chef de famille et tendre papa ? Tirez le rideau....

J'ai trop lu la Bibliothèque rose quand j'étais petite... Oui-Oui est un imbécile heureux qui prend un champignon pour sa maison et un potiron pour ami ; aventurière orpheline, Fantômette n'a pour seuls parents que deux nouilles, l'une s'évertuant à ressembler à un spaghetti, l'autre les mangeant (Ficelle et Boulotte pour les intimes) ; Heidi se nourrit toute l'année de fromage de chèvre et dort sur de la paille qui gratte ! Ajoutez à cela une dose d'Harlequin, et vous obtenez une fille ridiculement sensible empêtrée dans sa robe de Sissi. La vie n'est pas ainsi faite, ma pauvre Julia. Il faut se lever le matin pour aller gagner sa croûte, dormir pour récupérer et profiter du week-end pour s'épiler le maillot et nettoyer sa voiture. Ici comme ailleurs.

Je m'étire paresseusement dans le lit. La condensation a déposé

sur les vitres un voile frais qui se déchire en petites rigoles d'eau. Le paysage se fragmente et se perle. Dehors, tout est silencieux, figé par le froid du matin. L'hiver approche à grands pas. Je m'extirpe avec peine des draps chauds et m'approche de la fenêtre. Les montagnes sont là, rondes et rassurantes. Elles ne bougent pas, mais l'on sent qu'elles sont vivantes. Éternelles comme la nature, imposantes. Au loin, elles se déchirent en sommets tranchants, menaçantes. En bas, dans la vallée, tout est calme. La rivière suit son cours, au milieu d'arbres qui hésitent entre garder leur manteau ou tout laisser tomber. Les champs alentour se parent encore de vert, oubliés par l'été au moment de son départ précipité ; une trêve avant le grand labourage, où les sillons éventrés n'offriront au regard que des mottes dures et pierreuses. Le paysage retrouve devant mes yeux ses couleurs, sa signification. Plus de questions, plus de malaise. J'ai le sentiment d'être à ma place, chez moi. Et Philippe ? Je n'y pense pas, ou si peu. Sorti de son contexte, il me paraît presque étranger. Les sentiments que j'éprouve quand je suis avec lui ont perdu de leur consistance. J'écarte ces pensées de mon esprit ; je ne veux pas réfléchir à tout cela maintenant. Ni même à mon corps qui change insensiblement, ce léger renflement au niveau du nombril... Je m'assieds sur le lit et relève ma chemise de nuit : j'aime bien la texture de mon ventre. La peau est lisse et douce, parsemée de quelques grains de beauté. Il ressemble à une bonne brioche bien dorée, encore toute fraîche. Comment cette délicate membrane peut-elle s'étirer sous la poussée d'un bébé qui grandit sans se déchirer et craquer ? Les ventres des femmes enceintes m'impressionnent ; on dirait de gros ballons prêts à exploser, avec le nombril qui pointe la direction de la cage du gardien de but... Une fois son hôte évacué, l'habitacle vidé de son contenu s'affaisse et l'on ne sait alors plus quoi faire de tout cet amas de peau soudainement relâchée. Dur travail que l'enfantement. Quand on pense qu'il faut environ un an pour tout remettre en place, on imagine la violence du phénomène. Je me penche vers mon pubis. Il est marrant, petit triangle dont la pointe court se cacher dans l'ombre de mes cuisses. Lui aussi va subir le

grand cataclysme, s'étirer en largeur comme je l'ai vu chez certaines femmes enceintes ou bien enrobées, jusqu'à doubler de superficie et prendre des allures de moquette clairsemée. Une grosse chatte, quoi ! Tiens, je me dégoûte toute seule. Peut-être faudrait-il que j'aille voir un psy ? Il pourrait regarder ce qu'il y a dans mon cerveau malade.

— « Dites-moi, madame Julia, vous n'avez pas eu un traumatisme quand vous étiez petite ? »

— « Un traumatisme ? Qu'est-ce que vous entendez par-là ? »

— « Eh bien, un événement qui vous a marquée, en négatif bien sûr. »

— « Pourquoi bien sûr ? » (Là, il s'énerve, le psy).

— « Parce que les événements heureux, ça ne crée pas de séquelles ! »

— « Ah bon ? Moi, j'étais très heureuse quand j'étais petite, je regrette cette époque-là ; c'est comme un paradis perdu. Le monde dans lequel je vis ne me plaît pas. Il me bouscule, me presse, me pousse. »

— « Bien, mais revenons à nos moutons. Quelle image vous vient spontanément à l'esprit quand je vous dis "enceinte" ? »

— « Je pense à ma chatte, Minette, quand elle a accouché de ses petits. »

— « Et alors ? »

— « Eh bien figurez-vous que je croyais qu'ils sortaient par le trou du cul... C'est ma sœur, en fait, qui m'a dit que les chattes avaient un vagin comme nous. Incroyable, non ? »

— « Mais quel âge aviez-vous ? »

— « Vingt-cinq ans. Pourquoi ? »

Alain sonne du clairon devant ma chambre. J'ouvre la fenêtre.

- Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

- Le petit-déjeuner est près.

- J'arrive.

J'enfile mes chaussons-chaussettes et me précipite dans le couloir. La porte de la chambre de ma sœur est entrouverte. Tiens, elle n'est pas encore réveillée. Je m'approche doucement de son lit et penche ma tête vers elle, le nez à dix centimètres du sien. Je l'observe. Ses grands yeux bougent imperceptiblement sous les paupières

blanches. Le nez est fort, marque de fabrique qui nous unit à mon père. La bouche entreouverte laisse passer un léger ronflement – ma sœur dort en général aussi profondément qu'un loir et aussi longtemps qu'une marmotte ; c'est d'ailleurs le seul moment où elle semble calme et où ses nerfs à fleur de peau s'apaisent. Ses cheveux forment autour de sa tête une auréole agitée, hérisse comme des brins de paille. Un ange abrupt et taillé dans le roc ! Je me rapproche encore un peu. J'attends. C'est drôle, cette sorte d'instinct qui fait qu'on se sent observé même lorsque l'on dort. Un souffle imperceptible, une ombre, une présence... Lulu soulève lentement le rideau de sa nuit et pousse un cri.

- Aaaah ! T'es folle ou quoi ! Tu m'as fait peur !

- Lève-toi, c'est l'heure du p'tit déj', je lance par-dessus mon épaule en m'enfuyant de la pièce.

Assis à table, Alain répare un vieux moulin à poivre, concentré sur le grain de sel qui bloque la manivelle. Ma mère verse de l'eau dans la théière. J'aime bien la voir le matin, en robe de chambre, quand elle n'est pas encore maquillée. Elle semble plus fragile, vulnérable, comme lorsque l'on surprend la nudité du bernard-l'ermite s'aventurant en-dehors de sa coquille d'emprunt. Sa peau recouverte de crème luit sous la lampe et colle légèrement quand on l'embrasse. Elle est tellement fine que l'on distingue les petites veines qui courrent en-dessous. Ses cheveux rapidement peignés expriment librement leur raideur avant de subir le feu brûlant du séchoir et le piquant de la brosse ronde. Elle a des allures de sauvageonne distinguée, dévoilant toujours dans l'échancrure de son peignoir une nuisette satinée ou de la fine dentelle. À cinquante ans passés, elle a gardé toute sa beauté, celle qui faisait rêver mes copains quand elle venait me chercher à la sortie du collège (« Waouuu ! Ta mère, elle est supèèèr belle »). De grands yeux marrons qui virent au noir les jours sombres, un nez fin et pointu, une bouche pleine bien dessinée, une taille qui fait dire que tout ce qui est petit est mignon, enfin un décolleté à faire rougir un préfet de province et des jambes fines après lesquelles on a envie

de courir. Aujourd’hui, je la regarde avec un autre œil, une certaine distance. Elle est restée la même mais elle vit des choses que je ne vis plus à ses côtés. C'est une sensation bizarre, avoir passé près de vingt ans dans l'intimité de sa mère et la retrouver dans un autre cadre, aux côtés d'un autre homme, dans une proximité qui ne nous est pas familière. N'étant pas très prolixe de nature, surtout concernant ses sentiments, elle ne me donne à voir que des parcelles de sa personne ; ce qu'avant je pouvais deviner ou connaître d'elle en partageant le cours de ses journées, il me manque maintenant les mots pour le cerner et le partager. Le dialogue est difficile à engager, retisser le fil invisible qui nous lie mais qui maintenant doit être dit. Je garde le silence, ne sachant pas par où commencer. Il faudra que je trouve une occasion d'être seule avec elle. Ce n'est pas gagné d'avance, Alain sollicite beaucoup son attention pour le moment (l'amour, ça rend égoïste !).

- Tu as l'air bien songeuse, ce matin, s'étonne l'homme de tous les désirs.
- Oui, je réfléchis. Ça fait du bien de ne rien faire, de prendre son temps. Ça fait longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

Ziza pose sa tête sur mes genoux et lève vers moi des yeux implorants. Ziza, c'est le chien d'Alain. Une espèce de gros tonneau croisé avec une vache (elle a les mêmes plis dans le cou qui forment un double menton en peau). Ce n'est pas de sa faute : étant au bout de la chaîne alimentaire familiale, elle ingurgite tout ce qui ne rentre pas dans l'estomac de ses maîtres. Elle fait office à la fois de poubelle de table et d'usine de recyclage pour aliments gras.

- Ziza, laisse-moi tranquille. J'ai horreur qu'on me traque pendant que je mange.
- La pauvre, elle a faim, intervient ma mère.
- Bien sûr. Elle n'en est qu'à son deuxième petit-déjeuner ! Vous allez finir par la faire exploser.

Alain prend un air sévère en se penchant vers le chien :

- Ziza, place !

Hop ! Ventre à terre.

- Quelle autorité ! Je suis impressionnée...

- Et avec ta mère, c'est pareil. Si elle fait un pas de travers, je la remets en place tout de suite !

L'animal a l'air de plaisanter. Je ne relève pas. L'autorité masculine, ce n'est pas ma tasse de thé.

- J'aimerais bien aller voir Fernande et Hippolyte cet après-midi. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Moi, je ne peux pas, répond Alain. J'ai du travail à finir.

- Et toi, m'man ?

- Non, je pense que je vais rester là. Je vais en profiter pour faire un peu de couture.

L'indépendance des femmes est actée dans les esprits mais pas dans les faits. L'amour est aliénant.

- OK, j'irai toute seule. Tu penses qu'il faut que je les appelle pour vérifier s'ils sont là ?

- Non. En général, ils ne bougent pas beaucoup. Ils ont toujours du monde qui passe.

Je plonge en apnée dans mon bol de Ricorée, rassurée. Encore une belle journée qui commence. Il faudra quand même que je pense à appeler Philippe ce soir. Ou demain matin.